

La mort de Federico Garcia Lorca

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **24 (1956)**

Heft 12

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570931>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La mort de Federico Garcia Lorca

par Scorpion

L'Espagne connaît depuis quelques années la vague bruyante de touristes assoiffés d'exotisme et de danses gitanes. Que ce soit Valence, Barcelone, Malaga, Grenade ou Séville, le pays tout entier souffre d'une invasion de plus en plus indiscrète. Il n'en demeure pas moins que la vraie connaissance de l'Espagne reste le privilège de quelques personnes seulement, je veux dire de ceux qui prennent le temps d'étudier et de visiter cet authentique continent. Faire l'Espagne en 15 jours, comme faire les châteaux de la Loire ou les petits ports bretons en moins d'une semaine, est devenu le slogan de milliers de gens pressés, insensibles et snobs, qui ne savent plus où aller pour épater le voisin. On ne s'étonnera donc point que cette habitude ait influencé également notre manière de juger les événements et les choses avec une fâcheuse rapidité.

La mort du grand poète espagnol Federico Garcia Lorca, assassiné durant la révolution, le 19 août 1936, est, parmi cent autres, un exemple de jugement-éclair, puisqu'elle a été attribuée à un complot politique. Tout semblait avoir été dit; et le silence retombait sur celui qu'on regardait comme un martyr de l'épuration nationaliste. Parents, amis, connaissances et adversaires, d'un commun accord, refusaient de parler à ceux qui, timidement, venaient les questionner. Parce qu'il y en avait qui ne se contentaient pas de vérités officielles; qui, grands admirateurs du poète, sentaient à travers une oeuvre immensément riche et féconde, les accents d'une âme passionnée et singulière, dont les élans ne semblaient pas devoir toujours s'inscrire dans les cadres de la littérature de salon. Si la personnalité exacte de Lorca ne se soumettait pas à une analyse commode, il y en avait cependant qui, dans son théâtre, dans ses poèmes, dans ses chansons et même dans ses dessins, reconnaissaient le signe qui ne saurait tromper. Et les bruits se mirent à courir, davantage hors d'Espagne que dans ce pays où le fantôme de Lorca ne retrouvait que des traîtres sourds et muets.

Les circonstances qui m'ont fait me pencher davantage que d'autres sur la vie et la mort de Federico sont nombreuses et faciles à comprendre. D'abord, ma vénération pour l'écrivain. Puis mes séjours prolongés en Espagne, ma connaissance que je prétends profonde de ce pays et le fait que j'aie rencontré, à plus d'une reprise, des amis intimes de Lorca. Et surtout, cette étrange fraternité que j'avais ressentie à le lire et qu'éprouvent les êtres tourmentés par les mêmes soucis, les mêmes inquiétudes, les mêmes joies, en proie aux mêmes injustices. Mais le destin a voulu que mon pèlerinage soit partagé. Car je ne me suis pas trouvé seul sur les traces du génial poète. Des Américains, des Français, des Allemands, des Suisse venaient en foule à Grenade et suivaient pas à pas, au hasard des confessions (souvent chèrement payées), par-delà les silences obstinés, le chemin de croix de Federico. Aujourd'hui, la vérité éclate. Quelqu'un, avec talent et courage ¹ ose écrire ce qu'il a vu, appris, cite des noms, accuse et dénonce les bourreaux. On m'assure que les cercles littéraires espagnols sont en ébullition. A Madrid, à Barcelone, à Grenade spécialement (patrie du martyr) on proteste, on crie à l'innocence. Une carte de l'un de mes amis de là-bas m'apprend même qu'on traite M. Schonberg, l'auteur de l'article du Figaro, d'imposteur et de menteur. La vérité sans doute qui blesse, car il est plutôt gênant

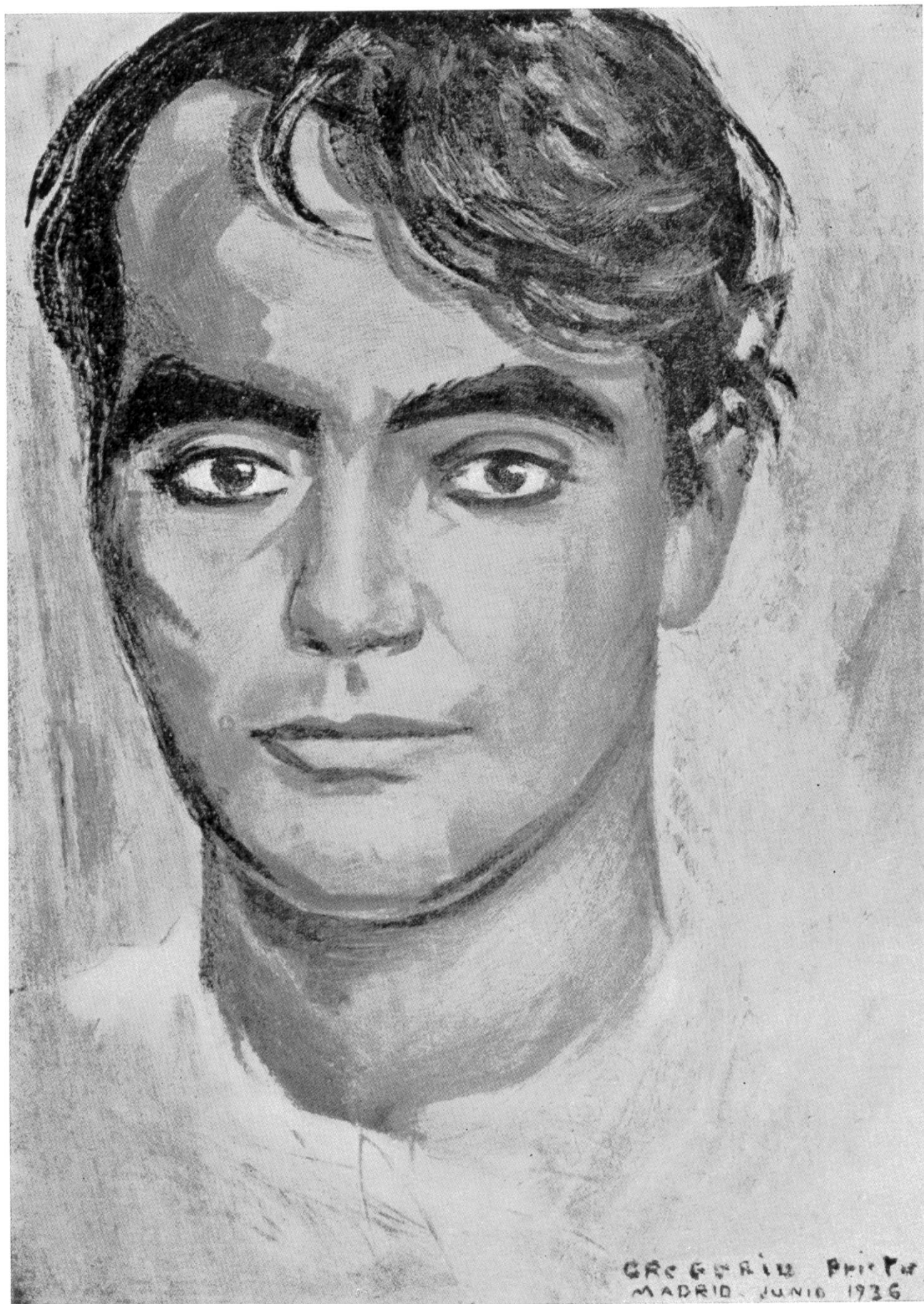
¹ Voir le FIGARO LITTÉRAIRE du 29 septembre 1956.

d'être au nombre des intimes d'un inverti . . . La trahison continue; on assassine Lorca une deuxième fois.

Que sortira-t-il de cette polémique? J'en ai déjà entendu dire, autour de moi, que l'étude de M. Schonberg et son besoin de faire éclater la vérité au grand jour répondait à un goût discutable pour le scandale. Les mêmes lui reprochaient d'avoir disséqué un cadavre et porter ainsi définitivement atteinte à la renommée de l'écrivain. Je ne suis pas d'accord. Sans aller jusqu'à discuter l'opportunité de certaines remarques et de certains détails au nom de la Vérité (y ferions-nous grand cas s'il n'y avait personne pour nous écouter ni pour nous lire?), force m'est de reconnaître volontiers que l'étude de M. Schonberg est très complète et parfaitement bien documentée. A plusieurs reprises, en effet, j'ai eu l'occasion de vérifier nombre de ses découvertes et de ses affirmations. D'autre part, je ne vois pas en quoi son travail porte ombrage ni à la personnalité ni à la gloire de Federico. Fort heureusement, nous ne sommes plus au Moyen Age. Et s'il y a encore de trop nombreux imbéciles pour refuser aux homosexuels-vrais le droit de vivre et d'apporter à l'Humanité, autant que les autres hommes, leur part de vertus et de lumière, il est des âmes intelligentes et foncièrement charitables qui savent leur témoigner la compréhension nécessaire. Federico Garcia Lorca ne sortira nullement flétri de l'amphithéâtre. Sa dissection vise bien davantage les responsables de sa mort et ses véritables bourreaux. Car ceux-ci ne sont ni le régime, ni quelques fanatiques de la troisième dictature, mais tout simplement de mauvais garçons, jaloux et mortifiés, qu'une situation politique confuse a singulièrement favorisés.

La réelle beauté de Federico n'était pas physique: elle résidait tout entière dans son intelligence et dans son caractère fougueux, passionné, spontané, hypersensible, d'un être essentiellement mobile, facétieux, véritable sorcier par le charme qu'il exerçait chez les autres, forçant leur admiration et leur sympathie. «Il envoûtait» m'ont déclaré ses propres amis. Par sa double nature, il avait heureusement hérité de grandes qualités viriles et féminines qui firent de lui un artiste accompli mais en même temps un homme sans cesse en alerte, peureux, qui assista avec terreur à la révolution de son pays. S'il a été socialiste de coeur, en aucun moment de sa vie Federico Garcia Lorca n'a participé au vaste mouvement réactionnaire du peuple espagnol. La séduction qu'il opérait autour de lui avait voulu qu'il partageât de solides amitiés autant dans les milieux de gauche que dans ceux de droite. N'est-ce d'ailleurs pas chez l'un des plus puissants chefs de la Phalange qu'il se réfugia peu de temps avant d'être assassiné? Refuge temporaire, hélas trop tôt abandonné! Federico ne fit rien pour échapper à son destin. Il se livra en quelque sorte lui-même au bourreau. Et l'hésitation, la confusion, la lâcheté de ses proches permit au drame de se produire.

Espagnol, mieux encore, andalou dans l'âme, Federico Garcia Lorca était un être essentiellement aristocrate. Génie aidant, il traitait avec hauteur et mépris le monde d'invertis de basse classe et de commerce qui empoisonnait l'Espagne et qui, par les caprices de la révolution, s'était constitué — ô ironie! — en corps expéditionnaire et punitif. En effet, on commettrait une très grave erreur de croire que la révolution espagnole ait été uniquement un soulèvement de barbares contre la civilisation et le droit, selon la version officielle devenue lieu commun des manuels d'histoire contemporaine. Elle a été bien davantage le prétexte à des initiatives individuelles, à des règlements de comptes de tous genres, à des tentatives qui sentent le goût du grand large et de l'aventure. L'assassinat de Federico, s'il ne s'agissait d'un personnage d'exception, serait à mettre ainsi que tant d'autres au nombre des faits divers, au bilan de



Gregorio Prieto, Espagne

Federico García Lorca
Collection privée, Londres

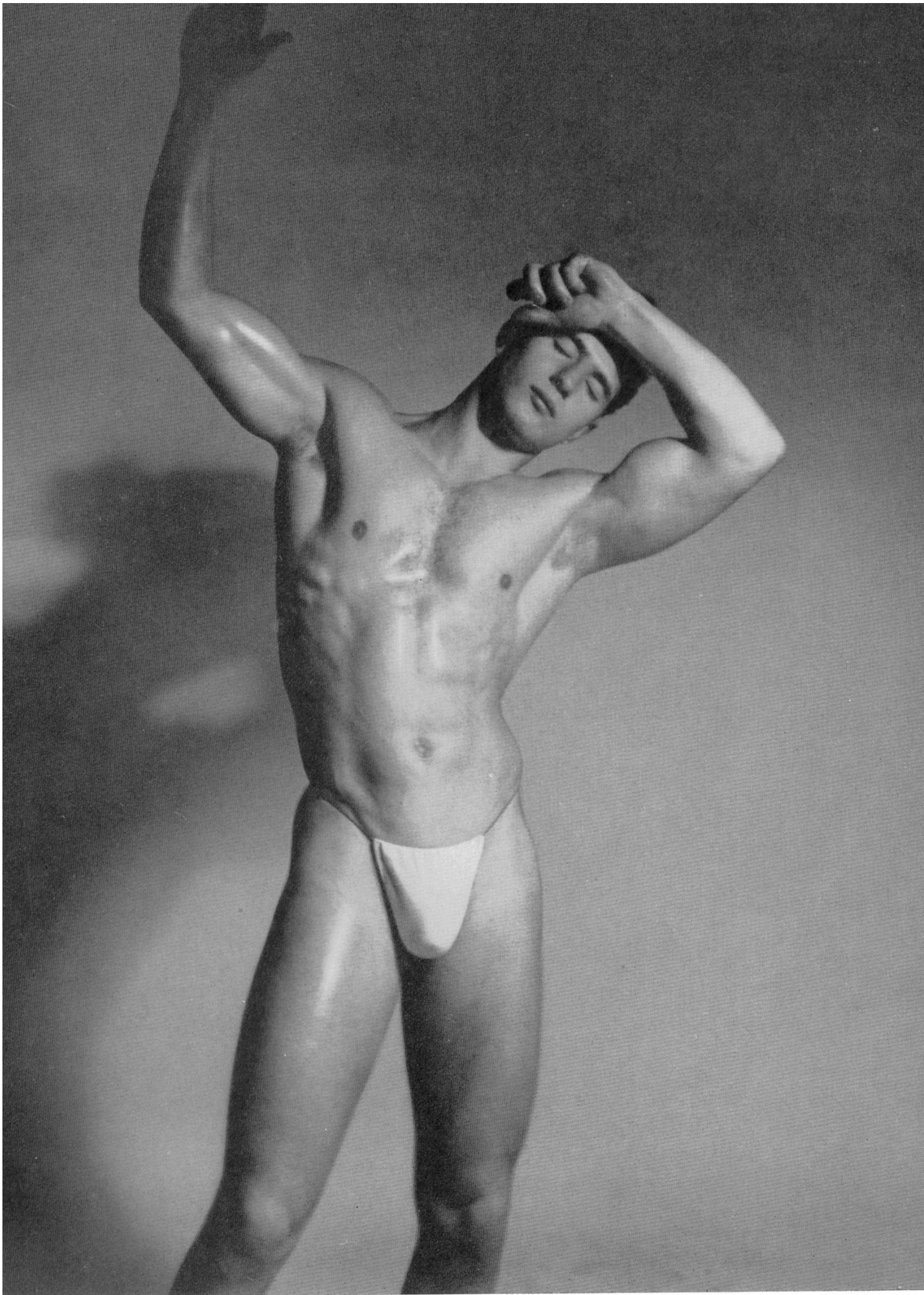


Photo: Vulcan-Studio, USA

L'éternelle jalousie éprouvée par ceux qui ne sont rien pour un être que la vie a comblé avec une incroyable générosité. Car la mafia d'invertis et de désorientés malpropres que Lorca traitait de si haut avait soif de vengeance. Tous les jours, sous le couvert de chantage et de menaces, avec ou sans prétexte, on chargeait des camions du meilleur de Grenade qu'on passait par les armes, au petit matin, sans jugement . . . C'est ainsi que mourut Federico Garcia Lorca, entre deux toreros et un artisan prétend son fossoyeur, pendant que ses amis s'efforçaient, mais avec une pitoyable lenteur, de sauver sa tête. Il y a tant de risques à défendre l'un des nôtres!

On n'a pas encore fini d'écrire sur Federico Garcia Lorca, sur son oeuvre, son génie, sur l'influence qu'il a exercée (la trahison des siens continue: tant de poésies, d'écrits et de dessins qui demeurent encore inédits!) Eut-il vécu le temps nécessaire qu'il aurait joué sur les lettres un rôle déterminant. Mais son oeuvre, déjà ample et variée, a marqué tout une génération d'écrivains. Sa vie, ses inquiétudes, ses faiblesses, son problème, sa fin atroce sont un signe de notre temps. Il est un nom de plus au nombre des suppliciés; il est un pur de plus parmi ceux qui n'ont pas voulu se salir les mains. Ah, comme M. Schonberg a raison de dénoncer les lâches qui changent de chemises avec le temps et jouissent, par délation, de la tranquille assurance d'échapper au jugement des hommes!

L'assassinat de Federico Garcia Lorca était fatal par le fait que sa personnalité et son oeuvre s'inscrivent dans le cadre de la révolution espagnole. Il était inscrit surtout dans le refus du poète de suivre la masse, de s'adapter aux circonstances du jour, de descendre de son piedestal pour rejoindre les déchus et les inutiles que le désiraient avec eux. Certes, il était des leurs — comme il est des nôtres — par sa nature, ses passions, ses rêves obscurs. Mais avant tout, c'était un être d'élite, qui possédait la lumière et avait le pouvoir magique de faire reculer les ombres. Magnifiquement dédaigneux, solitaire et trahi, il y a payé de sa vie le prix du miracle.